

s'était dit aussi que la solitude la plus poétique est presque un sommeil pour ceux qui ont passé leur jeunesse dans les endiablés du boulevard, des coulisses, du jeu et des coquines.

Une autre fois, dans un récit des soirées de la duchesse de Montefalcone, il eut la certitude que Violette vivait. Il en avait d'ailleurs toujours eu le vague pressentiment.

Violette vivait ! c'était la mort de la Femme de Neige.

Il se décida un jour à écrire à Monjoyeux, c'était un cœur loyal, il pouvait lui conter son secret. Qui sait si Monjoyeux ne se déciderait pas à venir le voir à Christiana.

Or, ce fut alors qu'il lui écrivit cette lettre qui fut si longtemps perdue à Venise.

Le duc de Parisis fut surpris de n'avoir pas de réponse de Monjoyeux. Il s'en inquiéta d'autant plus que, lisant dans les journaux la mort de Santa Cruz et de la duchesse de Montefalcone, il crut reconnaître Violette et madame de Campagnac dans ces deux amies de la duchesse, qui n'étaient arrivées que pour voir la catastrophe voulue par Bianca. N'était-

ce pas, en effet, Violette et madame de Campagnac, ces deux dames qu'on ne nommait pas, mais dont on arrachait le voile par des indiscretions comme celles-ci :

« Tout Paris, le Paris du *high life*, connaît
« la première par son aventure d'une heure,
« — l'heure du diable, — avec le duc de Parisis, cette heure qu'elle n'a pu oublier et
« qu'elle eût voulu recommencer avec le duc de Santa-C. L'autre est-elle moins connue
« parce qu'elle a pleuré toutes ses larmes
« dans la retraite? Les violettes ont beau
« se cacher, elles sont trahies par leur parfum.

« Le beau Parisis fait encore des siennes
« après sa mort, les femmes qu'il a aimées
« portent sa marque et la porteront toujours.
« Ses amis, comme les généraux d'Alexandre,
« se disputent son empire et prouvent qu'ils
« sont bien de son école. Seulement, on a remarqué que toutes ces personnalités paraissent et disparaissent comme des capucins
« de cartes. Les Don Juan d'aujourd'hui en
« montreraient aux Don Juan de Molière
« et de Byron; mais depuis que le diable

« abdiqué, leur royauté n'est plus sérieuse.
 « Le seul qui ait imprimé une figure accen-
 « tuée, c'était le duc de Parisis ; il paraît déci-
 « dément que celui-là connaissait tous les
 « trucs. Voilà pourquoi, ces jours-ci encore,
 « une vraie grande dame s'écriait devant la
 « mise en scène maladroite d'un homme du
 « monde qui voulait être irrésistible. O Pari-
 « sis, où es-tu ? »

Ce bout de chronique troubla beaucoup Octave, parce qu'il y trouvait la preuve que Violette n'était pas morte, et parce qu'il voyait qu'il faisait encore bonne figure dans le monde parisien.

— Si j'allais à Paris, dit-il.

Mais il lui paraissait impossible de repa-
 raitre jamais au milieu des railleries et des im-
 précations qui devaient l'accueillir dans quel-
 que monde qu'il se présentât, non pas qu'il
 ne se fût habitué à tout braver. Il savait bien
 d'ailleurs qu'il n'avait qu'à se montrer pour
 avoir raison des hommes et des femmes, mais
 la figure ensanglantée de Geneviève planait
 au-dessus de lui comme pour lui défendre cette
 profanation.

Il lui vint alors cette idée de repaître à Paris avec une autre figure et sous un autre nom. Il avait laissé pousser toute sa barbe ; un sentiment plus grave s'était répandu sur son visage ; son front était plus lumineux, son œil était plus profond. Il portait la marque d'une grande douleur. L'éternelle raillerie s'était envolée de ses lèvres. On pourrait dire peut-être qu'il ressemblait au duc de Parisis, mais qui s'aviserait de le reconnaître ? Il avait pris l'habitude de parler anglais avec sa maîtresse ; s'il s'étudiait bien, il ne parlerait plus français, il achèverait ainsi de tromper les plus clairvoyants. L'homme est né comédien, la comédie est partout : au banc de l'avocat, à la tribune de l'orateur, sur le fauteuil du conférencier, à la chaire du prédicateur, sous l'éventail de la coquette. Si l'homme ne joue pas la comédie, c'est qu'il est né spectateur.

Octave de Parisis décida qu'il retournerait à Paris, ne fut-ce que pour y faire une rapide apparition. Il prendrait le nom d'un de ses amis, lord Sommerson, qui venait de s'exiler, lui aussi, dans un amour caché. Il se ferait présenter comme un nouveau venu qui n'a

jamais traversé la capitale des capitales. Pour achever l'illusion, il présenterait la Femme de Neige comme sa sœur.

Mais comment la décider elle-même à cette comédie ? Elle l'aimait follement, elle avait peur de le perdre, elle avait pleuré de vraies larmes.

L'amour convainc l'amour : Octave fut si éloquent qu'il gagna Eve à son idée. Elle s'imagina, puisqu'elle lui était utile au moins comme comparse, qu'il ne pouvait se séparer d'elle. D'ailleurs, elle l'aimait trop pour ne pas se sacrifier, même à une fantaisie. Elle le croyait revenu des passions au jour le jour : où trouverait-il à Paris une seule femme qui l'aimât comme elle à la vie à la mort ? Aussi, dès qu'il lui parla de tenter cette aventure, elle lui dit d'un air décidé :

— Eh bien ! partons.

Et ils partirent.

A peine se furent-ils éloignés de l'avenue du château du Diable, ils se retournèrent. Un sanglot s'échappa des lèvres d'Eve.

Octave la prit dans ses bras :

— Je t'aime ! lui dit-il.

— Oui, répondit-elle tristement, mais souviens-toi de ce que tu m'as dit un soir ici en répétant les paroles d'un de nos poètes : « Ce château a renfermé la moisson du bonheur. »

— Oui, je me souviens, mais t'aimerai-je moins parce que nous allons voir le soleil ? S'il y a ici des moissons, il y a des vendanges là-bas.

Et voilà comment ils arrivèrent à Paris, au commencement de l'avant-dernier hiver.

La Femme de Neige loua sous son nom, mais avec la promesse d'un secret absolu, le petit hôtel de la rue Lord-Byron, numéro 12. Elle en fit un nid d'amoureux.

Elle y mit les images les plus aimées de Paris ; elle s'imagina qu'elle y retrouverait les adorables causeries du pays de la neige. Ce n'était d'ailleurs qu'un pied-à-terre.

Mais, à peine arrivée à Paris, elle fut rappelée en Suède par une sœur mourante qui, comme elle, était atteinte à la poitrine, surtout atteinte au cœur par une passion malheureuse. C'était la seule de sa famille qui ne l'eût pas maudite au château du Diable, quand Octave

y était apparu : elle voulut courir pour la sauver.

Octave l'accompagna jusqu'à mi-chemin, et la quitta en lui disant qu'il allait à Londres, mais il revint droit à Paris.

On vendait alors son écurie de courses; il pria le duc de Hamilton de la lui racheter : Vainement il avait cherché Monjoyeux, qui était alors en Italie.

Quand il eut ses chevaux, il alla à Londres pour mieux anglo-franciser son écurie et pour se faire de l'argent.

A Londres, il se lia avec le vicomte d'Arcq et quelques autres Français qui ne le connurent que sous le nom d'Albert de Sommerson. Il ne reprit le nom de Parisis que chez un banquier qu'il connaissait de longue date, où il laissa sa signature sur cinq cent mille francs de traites. Voilà pourquoi deux cent mille francs avaient déjà été présentés à son intendant, M. Rossignol.

Plus d'une fois il vit Monjoyeux, mais sans vouloir s'approcher de lui, parce qu'il était marié, parce qu'il connaissait trop sa femme, parce qu'il ne doutait pas qu'il ne fût trahi

dans son incognito par Bérangère, qui sans doute avait les secrets de son mari. « Le lit découvre tous les secrets. »

Il regrettait de lui avoir écrit, mais puisqu'il n'avait pas reçu de réponse, c'est que la lettre s'était égarée en route. D'ailleurs, puisqu'en le voyant çà et là aux courses et au théâtre, Monjoyeux n'était pas allé à lui, c'est qu'il ne le reconnaissait pas.

Il fut effrayé de l'oubli où il était déjà. Il semblait que mille pelletées de terre eussent été jetées sur lui; aussi son jeu lui fut-il bien plus facile qu'il ne se l'était imaginé. Puisque nul ne songeait à lui, qui donc eût pensé à le reconnaître? A Paris, ce n'est pas la Seine qui passe, c'est le Styx, et le fleuve emporte tous les jours les images et les bruits de tous les jours. Nouveaux noms, nouvelles figures, nouvelles équipées; tout fuit, rien ne demeure. C'est imprimé depuis longtemps; mais on ne se figure pas avec quelle effrayante rapidité le néant passe sur tout. Après un an d'absence, Octave se trouva à mille siècles de lui-même.

Quoiqu'il se fût promis de vivre désormais

dans l'étude, loin des femmes, il se laissa bientôt reprendre à ses mauvaises habitudes.

On sait à peu près le reste. Il était revenu à Paris; il soupa chez quelques comédiennes, il se hasarda dans trois ou quatre salons, décidé à faire passer un mauvais quart d'heure à celui qui oserait le reconnaître. Il avait daigné faire le bonheur de quelques filles à la mode, il avait eu les bonnes grâces de mademoiselle Charmide, croyant obtenir celles de madame de Montmartel; il avait été l'amant de la marquise de Néers et de beaucoup d'autres; enfin il avait retrouvé sa chère Violette, qu'il avait séduite sous une nouvelle figure, comme le La Chasteigneraye dont il parlait dans sa lettre à Monjoyeux.

Mais il y a une chose qu'on sait mal, c'est l'histoire de cette étrangère qui était au château de la Roche-l'Épine en vertu d'un bail signé d'Octave de Parisis. Quelle était cette jeune fille mystérieuse?

Il y a une autre chose qu'on ne sait pas mieux, c'est l'histoire de l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*. Pourquoi tant de femmes à la mode s'y donnaient-elles rendez-vous? Pour-

quoi madame de Montmartel y rencontrait-elle lady Hartson? Pourquoi la duchesse de Santa-Fé y rencontrait-elle la chanoinesse rousse? Pourquoi Bérangère et Victoria y sont-elles allées?

Qui donc donnait la clef à toutes ces dames?

Combien de points d'interrogation devant ce mystère!